

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 30

Artikel: Lausanne, le 26 juillet 1879
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185287>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 26 Juillet 1879.

J'ignore si, lorsque ces lignes paraîtront, le soleil, depuis si longtemps morose et taciturne, aura déridé son front, et si l'écran de nuages qui jette la tristesse sur la nature sera dissipé... Je n'ose plus rien espérer en fait de beau temps.

Eh quoi ! en juillet, à cette époque de l'année où le ciel doit nous saluer de son sourire le plus gai et le plus vivifiant; où les campagnes doivent être en fête et se parer de leurs plus beaux atours, où les insectes doivent se jouer dans les blés jaunissants, voleter et bourdonner dans l'air; où tous les buissons, tous les tertres, toutes les pelouses, tous les parterres en fleurs doivent nous envoyer leurs parfums, je me vois réduit à casser mon baromètre récalcitrant et à ne pouvoir faire un pas sans mon parapluie, auquel je paraïs avoir associé à jamais mon existence.

Mais un homme qui ne fait qu'un avec son rillard n'est pas un homme, c'est une machine, un misérable esclave, qui n'est plus libre dans ses mouvements, qui, tout en vaquant à ses affaires, est contraint d'ouvrir et de fermer sans cesse cet objet importun, bien heureux encore si les baleines, fatiguées par la bourrasque, ne le laissent pas re-tomber tout trempé sur sa nuque.

Le ciel gris, la pluie, toujours la pluie, c'est à rendre tout commerce impossible entre les humains. Comment voulez-vous que celui qui est déjà doté d'un vilain caractère soit accommodant par un temps pareil ? C'est impossible.

On dit que le premier Bernois vint au monde un jour de pluie : Si cela est, je pardonne à sa race et je la comprends.

Eh bien, malgré les averses si fréquentes et l'instabilité de la température, il se trouve toujours assez de gens pour prendre la situation par le bon côté ; les fêtes abondent dans les villes et dans les campagnes ; on banquette sous la goutière des cantines ; on danse en plein air comme des grenouilles ; peu importe.

Le temps a beau n'être pas sûr, le baromètre a beau baisser, chaque dimanche matin la population de Lausanne part en promenade, ne pouvant résister au désir de respirer l'air des champs, dont elle est depuis si longtemps privée.

Le retour offre parfois un curieux coup d'œil dans

les gares de chemins de fer. Une pluie effroyable vient souvent inonder le touriste qui patauge dans l'eau et la boue pour regagner à la hâte la station. Alors on voit des paquets de chiffons mouillés s'entasser pêle-mêle et s'écraser aux abords du guichet. Hélas ! cet amas d'étoffes froissées, suintant la pluie, ce sont des femmes surprises par l'inondation en pleine campagne, sans parapluie. Les chapeaux des hommes affectent des formes insolites ; les paletots sont collés au buste et les minces pantalons d'été dessinent des contours peu flatteurs.

L'humanité la plus belle est toujours laide lorsqu'elle essuie une averse.

Et malgré cela, on recommence le dimanche suivant, tant les courses champêtres ont d'attrait pour le citadin, qui trouve toujours une excuse pour aller rendre visite à quelque ami de la campagne, qui bien souvent se priverait volontiers de notre présence. Mais il est quelquefois fort dédommagé lorsqu'un incident pareil à celui-ci vient à se présenter.

Une famille lausannoise assez nombreuse tombe un dimanche chez une brave fermière du Jorat, très embarrassée de recevoir convenablement autant de monde à sa table. Bref, on s'en tirera tant bien que mal. Un des visiteurs ayant manifesté le désir de dîner sous les arbres, le couvert y est dressé et bientôt une énorme soupière fume au bord d'un superbe champ d'esparcette fleurie, en attendant les convives qui s'amusent à regarder les canards qui barbottent dans la mare voisine. Bientôt on se met à table ; tout le monde se jette sur le potage, sauf l'enfant de la fermière qui refuse énergiquement.

— Mais, Charles, tu es donc malade ? Tu aimes tant la soupe ! pourquoi n'as-tu pas voulu en manger ? fait la mère. Voyons, manges-en un peu...

— Non.

— Pourquoi, mon cheri ?

— Parce que...

— Parce que... quoi ?

— Eh bien, parce qu'il y a un petit crapaud dedans.

Emoi général ! tout le monde se regarde ; on sonde la soupière, et on y trouve en effet le cadavre de l'imprudente bête.

— Petit sot ! ajoute la fermière, pourquoi ne nous as-tu pas avertis à temps ?

— C'est que... c'est que... je savais que tu avais peur des crapauds, et je n'ai pas voulu t'effrayer.

Puis la maîtresse appelle une grosse domestique, aux larges épaules, aux bras nus et vigoureux. « Fanchette, lui dit-elle calmement, votre soupe était très bonne, mais il y avait un crapeau dedans ; une autre fois, faites donc attention.... surtout quand on a du monde. »

Tels sont les agréments de la campagne... Mais n'en médisons point. Un rayon de soleil vient tout à coup éclairer ma vitre et peut-être ferai-je comme tout le monde, peut-être irai-je dimanche à la campagne, quitte à m'abstenir de potage. L. M.

Astronomie populaire.

Après avoir lu l'article extrait de l'*Astronomie populaire* de M. Flammarion, publié dans notre précédent numéro, plusieurs de nos abonnés nous ont chargé de leur procurer cet intéressant ouvrage. Nous les informons que leurs demandes ont été transmises à un libraire de notre ville, et qu'ils recevront, dans le courant de la semaine prochaine, les vingt premières livraisons, réunies en quatre séries de 5 livraisons chacune.

A ce propos, nous mettons encore sous les yeux de nos lecteurs quelques remarquables réflexions de M. Flammarion, au sujet des mouvements de notre planète dans l'espace. Après avoir parlé de son mouvement de translation autour du soleil, dans lequel nous parcourons 643,000 lieues par jour en voguant dans l'immensité avec une vitesse onze cents fois plus rapide qu'un train express ; puis, de cette impulsion plus puissante encore, qui emporte le soleil à travers l'infini, et avec lui la Terre et toutes les autres planètes, dans la direction de la constellation d'Hercule, l'auteur ajoute :

« L'important était de signaler tout de suite ces mouvements, afin que nous soyons une fois pour toutes affranchis de tout préjugé sur la prétendue importance de notre monde, afin que nous sentions bien que notre patrie est tout simplement un globe mobile emporté dans l'espace, véritable jouet des forces cosmiques, courant à travers le vide éternel vers un but qu'elle ignore, subissant dans sa marche inconstante les oscillations les plus variées, se balançant dans l'infini avec la légèreté d'un atome de poussière dans un rayon de soleil, volant avec une vitesse vertigineuse au-dessus de l'abîme insoudable, et nous emportant tous depuis des milliers d'années, et pendant bien des milliers d'années encore, dans une destinée mystérieuse, que l'esprit le plus clairvoyant ne peut discerner au-delà de l'horizon toujours fuyant de l'avenir.

Il est impossible de considérer froidement cette réalité sans être frappé de l'étonnante et inexplicable illusion dans laquelle sommeille la majeure partie de l'humanité. Voilà un petit globe qui tourbillonne dans le vide infini ; autour de ce globule végétent 1400 millions de mites raisonneuses, sans savoir ni d'où elles viennent, ni où elles vont, chacune d'elles, d'ailleurs, ne naissant que pour mourir assez vite ; et cette pauvre humanité a résolu le problème, non

de vivre heureuse dans le soleil de la nature, mais de souffrir constamment par le corps et par l'esprit. Elle ne sort pas de son ignorance native, ne s'élève pas aux jouissances intellectuelles de l'art et de la science, et se tourmente perpétuellement d'ambitions chimériques. Etrange organisation sociale ! Elle s'est partagée en troupes livrés à des chefs, et l'on voit de temps en temps ces troupes, atteints d'une folie furieuse, se déchaîner les uns contre les autres, et l'hydre infâme de la guerre moissonner les victimes, qui tombent comme les épis mûrs sur les campagnes ensanglantées : quarante millions d'hommes sont égorgés régulièrement chaque siècle pour maintenir le partage microscopique du petit globule en plusieurs fourmilières !...

Lorsque les hommes sauront ce que c'est que la Terre, et connaîtront la modeste situation de leur planète dans l'infini ; lorsqu'ils apprécieront mieux la grandeur et la beauté de la nature, ils ne seront plus aussi fous, aussi matériels d'une part, aussi crédules d'autre part ; mais ils vivront en paix dans l'étude féconde du vrai, dans la contemplation du beau, dans la pratique du bien, dans le développement progressif de la raison, dans le noble exercice des facultés supérieures de l'intelligence. »

L'Anglais à Etsalleins.

On Anglais qu'êtai vegnâi pè châotré po voïadzi, avâi cutsi à l'hotet Gibon, à Lozena, drâi à coté dè cé perruquier qu'a cllia granta pouponna dein on bouflet dè verro. Cé godem avâi einviâ d'allâ vairé lo tsaté dè Tselion qu'est dâo coté dè Metru, kâ clliâo z'Anglais sont ti parâi, suffit qu'ein a ion qu'a z'âo z'u étâ perquie lè z'autro iadzo et que l'a fé on lâivro iô l'a met cauquies gandoisés dè cé tsaté, ti lé z'autro lâi vollont assebin veni ; l'est po cein que quand l'est qu'on va per lê âotré, tot froumelié d'Anglais.

On bio matin, noutron lulu vâo don modâ contré Tselion, et va po preindrè lo tsemin dè fai, et coumeint dévezâvè faux-roman, mâ dâo faux-roman anglais, ye démandè ào guintset ique iô on veind lè cartès :

— Aoh ! vâolé-vo donné à moa oune billette po chateau de Chilen !

Ma fâi lo coo que veindâi lè cartès crâi que l'Anglais vâo allâ à Etsalleins et lâi baillé on beliet po Tsavorné. Lo tsemin dè fai d'Etsalleins n'allâvè pas onco. Lo gaillâ dè la gâra arâi du lâi bailli on beliet po Ecliépeins, qu'est bin dè pe près, ma paraît que lo tâdié lo savâi pas.

Noutre n'Anglais part don po Tsavorné et quand l'est frou dè wagon, ye vâi on paisan dè Bavoës qu'avâi amenâ tant qu'à la gâra sa felhie, que devessâi parti po Yverdon. L'Anglais que vâi cé l'hommo que tegnâi on écourdjâ à la man, lo preind po on voiturier et lâi fâ :

— Vâolé-vo conduire moa au chateau de Chilen ?

— A Etsalleins ?